

retirer. A peine avait-il le dos tourné, qu'elle revint à la même place, d'où on l'expulsa de nouveau. Ce manège s'étant répété cinq ou six fois, on finit par conduire l'obstinée marchande devant le commissaire de police.

Au moment où elle entra dans le bureau, un œuf tomba de son panier et, se brisant sur le carreau, dégaza une forte odeur d'ammoniaque. Il était complètement pourri. Le magistrat pensa qu'il aurait probablement à connaître d'un autre délit que de celui de contravention. Il fit casser les œufs. Sur 93 que contenait le panier, un seul était sain ; c'était celui que la marchande montrait aux acheteurs en leur faisant miroir. Tous les autres étaient gâtés de manière à compromettre gravement la santé des personnes qui en eussent fait l'usage.

— On lit dans l'Ere impériale, de Tarbes :

« Mardi dernier, un fait d'inqualifiable malveillance a eu lieu au bureau de la direction de la poste de Tarbes.

Il était neuf heures du soir. Un honorable habitant de cette ville, qui allait déposer une lettre dans la boîte, aperçut une épaisse fumée qui en sortait. Il avertit aussitôt les employés, qui s'empressèrent d'ouvrir la boîte et d'éteindre le feu, qui s'était déjà communiqué à une partie des correspondances qu'elle renfermait.

On put reconnaître facilement les cendres formées par le morceau d'amadou dont s'était servi le malfaiteur.

Le directeur de la poste et l'inspecteur donèrent aussitôt connaissance de l'événement au préfet et au procureur impérial qui, sans retard, se transportèrent dans les bureaux de la direction. Ce fut en leur présence que l'on procéda à la vérification et à la constatation de l'état où elles se trouvaient par suite du sinistre.

Quelques-unes avaient été entièrement consumées ou ne présentaient plus que des fragments qui ne permettaient pas de reconnaître de qui elles émanaient ni à quelles personnes elles avaient été adressées. Celles, en plus grand nombre, dont on pouvait encore lire les signatures furent restituées à leurs auteurs.

Les lettres qui n'avaient pas été endommagées ou que la fumée avait seulement noircies sans effacer la suscription, furent expédiées par le courrier du même jour aux destinataires. Jusqu'à présent aucun renseignement n'est parvenu à l'autorité qui puisse faire penser que cette tentative de destruction ait entraîné, pour quelqu'un des habitants de la ville, une perte considérable.

On se perd en conjectures sur les motifs qui ont inspiré cet acte de méchanceté. D'actives recherches sont faites pour arriver à la découverte du coupable.

Un journal du Connecticut rapporte un exemple tellement bizarre de l'application du chloroforme, qu'on ne saurait dire si c'est une mystification ou un trait de Jocrisse :

Un nommé Garner se rendait à cheval de Hartford à une ville voisine, son cheval devint rétif, se cabra et ne voulut plus marcher. Coups d'épéron et de cravache, tout fut impuissant. Alors on vit accourir le pharmacien de l'endroit, M. Cox, qui, croyant rendre service, fit aspirer au cheval une éponge imbibée de chloroforme. Aussitôt les membres de l'animal s'engourdissement ; il se couche par terre et devient tout à fait insensible. L'anesthésie dura deux heures. C'était le triomphe du chloroforme ; mais le cavalier, qui était pressé, tourna ses coups de cravache contre le pharmacien, de manière à lui ôter l'envie de renouveler ses expériences.

Le grand pont du chemin de fer près de Creutznach (Prusse) s'est écroulé dans la nuit du 29 novembre, par suite de la crue de la Nahe.

Nous trouvons dans le journal la Meuse une nouvelle variété de genre canard. La reproduction, sans commentaires, a eu lieu dans les journaux les plus sérieux :

Il ne faut pas jouer avec le feu ni avec le magnétisme. Il vient de se passer à Liège un fait assez curieux qui convaincra les incrédules à l'endroit du magnétisme. Un jeune Liégeois, qui ne croyait pas au magnétisme, simulait en plaisantant les gestes qui provoquent le sommeil. Une jeune fille qui s'était, dans une réunion de famille, prêtée à ce jeu, et sans résultat, voulut à son tour essayer de magnétiser le jeune homme. Elle lui posa le doigt sur le front pendant qu'elle lui pressait fortement la main et le regardait fixement. Mais quelle fut la surprise générale quand on vit le jeune homme rester endormi répondre d'une voix faible à la pensée de l'interlocutrice. On avait cru d'abord que c'était une plaisanterie ; mais rien ne put tirer le jeune homme de ce sommeil. Il ne revint à peu près à lui qu'après avoir bu un verre de liqueur et respiré l'air du dehors. Pendant la nuit et le lendemain, il se plaignit de douleurs nerveuses. On fut obligé de le conduire chez un magnétiseur habile, qui l'endormit et le réveilla suivant les règles. Alors seulement il fut entièrement soulagé.

— On écrit de Naples, 25 novembre :

« Le Vésuve, qui depuis plus d'un an, n'a jamais entièrement cessé de jeter de la lave par un des cratères ouverts dans la partie inférieure du cône, est en pleine éruption depuis deux jours et offre un magnifique spectacle pendant la nuit. »

VARIÉTÉS.

UN BOYARD.

Le comte X..., arrivé à Paris la semaine dernière, est un Russe qui a fait sensation aux eaux l'été dernier. Il est immensément riche, et ce qui est plus rare chez les grands seigneurs du Nord, il est prodigue de sa fortune. Un héritage recueilli l'an dernier lui a donné cette opulence dont il fait un magnifique emploi. Jusqu' alors, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, le comte avait étroitement vécu d'une modique pension. Il se dédommage maintenant de cette longue médiocrité par toutes les recherches du luxe. Il a le goût de la splendeur, il aime tout ce qui a de l'éclat, et, comme tous les Russes riches et de haut rang, il possède une grande quantité de pierreries.

On disait, aux eaux, qu'il avait toujours ses poches pleines de diamants, et que sa manie favorite était de plonger les mains dans ces poches bien garnies et de remuer ces diamants. C'était là une plaisanterie qui, prise au sérieux par beaucoup de gens, exposait le Russe à quelque danger, en donnant à beaucoup de brigands — et de brigandes — l'envie de le dépouiller. Peut-être est-ce à ce bruit qu'il dut l'aventure que voici :

Chaque jour, après son dîner, le comte faisait solitairement une longue promenade en fumant quelques cigares, — car il est grand fumeur, délicat et gourmet, et il ne fume, depuis qu'il est riche, que des régalias d'une certaine qualité, provenant des crues les plus estimées et des meilleurs récoltes de la Havane. — Un soir qu'il avait prolongé un peu plus loin et un peu plus tard que de coutume cette flânerie dans les bois, il fut accosté tout à coup par deux voleurs qui lui demandèrent carrément sa bourse.

Prenez, répondit tranquillement le Russe avec l'insouciance d'un homme à qui ses moyens permettent de payer sans regret un impôt impérial.

Les voleurs prirent non-seulement la bourse du comte, mais encore sa montre et l'épingle d'or qui attachait sa cravate. Puis ils fouillèrent les poches, peut-être dans l'espoir d'y trouver ces fameuses poignées de diamants dont s'amusaient les causeries de salon, — mais ils ne trouvèrent dans ces poches trop vantées qu'un simple mouchoir de batiste et un porte-cigare qu'ils joignirent à leur butin. Par un singulier hasard, la seule pierre précieuse que portât le comte, une émeraude qu'il avait au doigt, échappa aux regards des voleurs qui s'éloignèrent en lui laissant sa bague.

Le comte souriait de leur maladresse, lorsqu'il s'aperçut que son cigare était fini et qu'il n'en avait plus d'autres pour achever sa promenade. C'étaient trois quarts d'heure à passer sans fumer. Il s'effraya de cette privation, bien plus pénible pour lui que la perte de sa bourse, de sa montre. Les voleurs étaient à une centaine de pas ; il les appelle :

— Eh ! messieurs !
— Quoi répondent les deux hommes en se retournant et faisant halte.

— Un mot s'il vous plaît !

Et, s'avançant vers eux, le comte reprend :

— Mille pardons de mon indiscrétion, messieurs. Vous avez d'excellents cigares qui tout à l'heure étaient à moi, et qui maintenant sont bien à vous, je ne le conteste pas ; seulement je vous demanderais de m'en donner un, non pas gratuitement, ce ne serait pas juste, mais en échange de ce bijou qui a quelque prix.

Et retirant de son doigt la bague qui valait une cinquantaine de louis, il la présenta aux voleurs étonnés, qui s'empressèrent de la saisir et qui offrirent au comte tous les cigares renfermés dans l'étui.

— Non, non, répondit-il, je ne veux pas vous en priver, et je n'abuserai pas de votre excessive obligeance. Un seul me suffit pour retourner chez moi.

Puis, prenant le cigare qu'il payait si généreusement, le comte l'alluma à la pipe d'un des voleurs, et poursuivit sereinement son chemin, en fumant et en rêvant.

Arrivé au salon où se trouvait réunie la société des eaux, il raconta son aventure simplement et sans en tirer la moindre vanité. Elle eut beaucoup de succès. Quelques obstinés pensèrent seulement que le Russe omettait un détail, et qu'il ne voulait pas avouer la perte des diamants dont il avait l'habitude de remplir ses poches.

Le comte X..., qui se propose de passer quatre ou cinq mois à Paris, a fait venir pour ce séjour une partie des meubles rares et des curiosités artistiques qui ornent son palais de Saint-Pétersbourg, et qui seront placés dans un des plus élégants hôtels de la Chaussée-d'Antin, où il s'installe en ce moment. — On aura une idée de ses dépenses en apprenant qu'il a payé à la douane six mille francs de droit d'entrée pour sa provision de cigares.

Cela représente environ cinquante mille régalias, qu'il ne fumera certainement pas seul dans son hiver, — le fumeur le plus intempérant et le plus fort ne pouvant guère, en y mettant tout son temps et tout son souffle, fumer que vingt-cinq cigares par jour, — mais le comte se propose de recevoir beaucoup de monde, de donner des soirées, des dîners, des déjeuners et des soupers, où il offrira à ses nombreux convives ces excellents produits qu'il a fait venir de la Havane à si grands frais et en si grande quantité.

EUGÈNE GUINOT.

Pour tous les articles non signés, J. Rebourg.

EN VENTE chez J. REBOUX 20, RUE NEUVE GRAND CHOIX DE CALENDRIERS ALMANACHS ET AGENDAS POUR 1859

THÉÂTRE DE LILLE DIMANCHE 5 DÉCEMBRE LES CROCHETS DU PÈRE MARTIN Drama nouveau en 3 actes. SI J'ÉTAIS ROI! Opéra-comique en 3 actes. LES MAROCAINS, vaudeville en un acte. Le spectacle commencera à 6 h. 1/2.

Théâtre des Amateurs DIMANCHE 5 DÉCEMBRE Les Fiancés d'Albano Drama en 5 actes. J'AI MANGÉ MON AMI Vaudeville en un acte.

LUNDI 6 DÉCEMBRE VICTORINE ou LA NUIT PORTE CONSEIL Drama-Vaudeville en 5 actes. PAUVRE JACQUES Comédie-vaudeville en un acte. On commencera à six heures. PRIX DES PLACES : Premières, 1 f. 50 c. ; Parquet, 1 f. ; Secondes, 75 c. ; Parterre, 50 c. Les enfants au-dessous de sept ans paieront demi-place ; passé cet âge, ils paieront place entière.

Mercuriale du marché aux grains de Lille DU 1er DÉCEMBRE 1858. Blé blanc vendu, 1000 hectolitres. . . 19 03 Blé macaux id. 80 hectolitres. . . 16 42 Prix extrême du blé blanc . . . 17 à 24 fr. Id. du blé macaux . . . 16 à 17 fr. Eaisse à l'hectolitre : Blé blanc . . . 0 62 Id. id. Blé macaux . . . 1 34 Fleurs (le sac de 100 kilog.) . . . 31 20 Hausse : 0 30 Son (le quintal métrique) . . . 14 00 Prix moyen (à l'hect.) des marchés du département, plus Arras. Blé blanc.. Blé macaux. Semaine courante. 17 83. 16 04 Semaine précédente 18 18. 16 37 Baisse. . . 0 35. 0 33

TAXE DU PRIX DU PAIN dressée d'après les bases déterminées par l'arrêté municipal du 25 octobre 1855. Prix du pain par pains d'un kilog, 1/2 : Pain de ménage, le kilogramme. . . 24 » Pain de 2e qualité, idem . . . 27 00 Pain blanc, idem . . . 30 » Pain de fleur (dit pain français, 125 gr.) . . 5 » Les deux pains : . . . 09 » Les quatre pains. . . . 18 » Les huit pains 36 »

Pour être si déraisonnable, dit Marie, il faut avoir une violente passion pour le jeu. — Pardon, mademoiselle ; je ne crois pas, répondit William ; car, chez celui-là même qui n'a pas le moindre penchant pour le jeu, le désir de perdre, le désir de réparer ses pertes peuvent s'élever jusqu'à la passion quand le malheur le poursuit sans relâche — et je partage entièrement l'opinion de madame Utter.

Ainsi vous vous vantez vous-même de votre grande victoire ? dit Marie en souriant.

Oui, et pourquoi pas ? Elle n'était pas déjà si facile. Mais maintenant que je l'ai remportée, j'adopte pour principe de ne jamais m'asseoir à une table de jeu, si ce n'est par politesse ou par zèle.

Peut-on s'y décider par d'autres motifs ? demanda madame Utter en riant.

Quelquefois on y est entraîné, sans que la politesse ni le penchant s'en mêlent ; par exemple, quand on ne cède qu'à la nécessité de banir des chimères qui ne veulent pas vous sortir de la tête.

Pardonnez-moi, dit madame Utter ; — la femme du bourgeois me fait signe de m'approcher d'elle.

Et la vieille disparut dans la pièce voisine. William s'empara de la place qu'elle laissait libre.

Marie n'évita pas son regard. Ils rougirent tous les deux. Elle comprit ce que William avait voulu lui dire, et elle parut très charmée qu'il l'eût fait avec tant de franchise.

Avez-vous promis la prochaine valse ? — Non-seulement celle-là, mais plus encore qu'on n'en dansera ce soir.

Ainsi, vous ne pouvez pas m'en accorder une seule ?

Impossible, sous peine d'être impolie envers les cavaliers qui se sont présentés avant vous.

Vous avez raison ; — il ne me reste donc plus qu'à tenter de nouveau la fortune du jeu.

Si vous ne préférez, monsieur l'ingénieur, danser avec une autre dame — un sombre nuage se dessina sur le front de William — ou bien, continua Marie, après s'être repue quelques instants de son dépit, si vous ne voulez, à défaut d'une valse, vous contenter d'une contredanse dont je puis encore disposer.

Avant que William eût le temps de répondre, l'un des plus élégants cavaliers du bal se présentait déjà et invitait précisément Marie pour cette contredanse.

Je vous remercie, monsieur ; je l'ai promise, s'empressa-t-elle de répondre.

A moi ? murmura William quand son compétiteur se fut éloigné. Ah ! mademoiselle Marie, que je vous en suis reconnaissant !

Je ne sais s'il y a lieu, répondit-elle ; une jeune personne qui aime la danse ne fait pas volontiers tapissier ; — je craignais que personne ne m'engageât.

Aurez-vous donc toujours, demanda chaleureusement William, une demi-douzaine de paroles glaciales toutes prêtes pour refroidir aussitôt la joie produite par un seul mot aimable ?

La musique recommença, Marie remit son sang.

Je vous porterai en compte la réponse que vous me devez, dit William en se levant et lui offrant la main.

Je n'accepte plus de compte maintenant, répondit Marie pendant le trajet pour se rendre

à leur place. Tout ce qui s'est passé avant la contredanse doit être biffé après.

Mais, objecta William, elle ne commence pas encore ; vous avez donc le temps de répondre à ma question.

N'exigez jamais cela d'une dame, dans un moment pareil ; votre demande me prouve que vous ne connaissez pas les femmes, monsieur l'ingénieur.

Le regard de Marie, tout son être était si ravissant lorsqu'elle prononça ces mots, que William lui-même resta, de son côté, débiteur d'une réponse.

Il suivait sans cesse jusqu'à ses moindres mouvements pendant qu'elle dansait, gracieuse et légère ; et chaque fois qu'ils revenaient à leur place, un innocent sourire se jouait sur les jolies lèvres de Marie.

Malheureusement, notre ingénieur dut bientôt renoncer à l'espoir de lui dire un mot sérieux ce jour-là : « Mais un peu de patience, pensa-t-il, la soirée du nouvel an me sera plus favorable. »

Mme ÉMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro).

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 28 novembre 1858.

Sommes versées par 53 déposants, dont 11 nouveaux . . . fr. 7,208 00 18 demandes en remboursement . . . 8,452 00

Les opérations du mois de novembre sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eeckman, directeurs.